

BOUSSOLE DE FEU

C'est dangereux les livres, ils brûlent, dans tous les sens. Les cruels contes pour enfants m'ont brûlé le cœur. Les maudits mots des livres interdits m'ont brûlé les doigts en cachette. S'avança le mot *autodafé*, l'exécution des coupables par le feu, combien de livres en quinze siècles furent ainsi exécutés ? Hauts perchés sur une étagère, deux livres me font signe, côte à côte, voisinage brûlant.

Le Monde du bout du monde, Sepúlveda, écrivain voyageur, un de ces Chiliens que le haïssable Pinochet transforma en faux Européen. Je feuillette, je m'échappe. J'ai découvert le cône sud du monde à l'âge de vivre ce qu'après on lit dans les livres.

11 septembre. Faire partie de ceux qui n'ont pas appris le jour-même les attentats-suicides aux États-Unis n'explique pas pourquoi le 11 septembre à jamais me relie au Chili, au mardi 11 septembre 1973.

Un homme là-bas représente un espoir inédit, Allende au prénom de Sauveur. Le peuple fait peur aux puissants. Un paysan soumis est souvent démuné devant une liberté soudaine, tout petit pouvoir désarçonne qui est habitué à obéir. La bourgeoisie tremble mais ce sont surtout les États-Unis qui grincent, redoutent l'haleine soviétique, la contagion. En sourdine, la CIA sabote, planifie. Ce 11 septembre, à midi, tout s'accélère, les chars s'ébranlent, les avions de chasse criblent La Moneda, le palais où s'est réfugié Salvador Allende. Les putschistes lui proposent de fuir, il refuse. Ne pas se rendre, ne pas renoncer. Avant l'arrêt du dernier canal de communication, il s'adresse au peuple avec la certitude que le sacrifice *sera une punition morale pour la lâcheté et la trahison*. Dernier acte de liberté, il se tire une balle dans le menton. Solitude suprême.

Les tanks se déploient, les canons crépitent, les roquettes enflamment La Moneda. Le sinistre Augusto Pinochet s'autoproclame Président. Piètre descendant d'une famille bretonne de Lamballe arrivée au Chili au XVIIIe siècle, élève terne chez les 'bons pères' français, homme sans brillant, tribun médiocre, il n'eut et n'aura jamais que l'envergure de ses crimes.

Les eaux du Mapocho charrient des cadavres, prennent la couleur du sang, les livres brûlent, les prisons dégueulent, le stade devient camp de concentration, les corps des fusillés sont éjectés au long des routes. Quatre, cinq mille morts, plus, trente-cinq mille torturés, mutilés, disparus, autant d'exilés, le général Pinochet est inscrit dans l'innommable registre des comptabilités monstrueuses.

Vivre dans une dictature voisine 'amie', permet d'être bien informé sur les succès du général contre cette aberrante *Unité Populaire*. En nous tout s'effondre, dehors, rester impassibles. Très tôt le journal est glissé sous la porte, j'aperçois son visage, le poète Pablo Neruda vient de mourir. Il avait un cancer mais souffrait surtout de n'avoir pu *apaiser la haine du monde*. Le 11 septembre au soir, les militaires assaillent sa maison à Isla Negra, le brutalisent, le chassent sous les injures. Le désespoir, l'humiliation (plus un discret poison assassin) précipitent sa mort douze jours plus tard. Fidèle à lui-même, à son besoin infini de repenser la vie, le poète aurait-il supporté de mourir lentement sous la violence ? Dès l'annonce du décès, les vandales imbéciles de la dictature prennent d'assaut sa maison de Santiago et brûlent sept mille volumes de sa bibliothèque.

Décembre 1973, nous sommes assis, prostrés, face à La Moneda noire, criblée d'impacts, en ruines. Il flotte une odeur âcre de poudre, de cendre, de mort, de terreur aussi. Les rues sont désertes bien avant le couvre-feu, les monstres sont partout, la soldatesque s'affiche, arrogante, la panoplie dissuasive, notre passeport de service nous protège.

Quatre ans plus tard, La Moneda est toujours en reconstruction, le couvre-feu vide toujours les rues et le fleuve est rempli d'yeux à jamais ouverts, des yeux qui parfois gonflent encore les eaux. En tout endroit public chacun chuchote, murmure, plus encore le jeudi soir veille du jour où chaque semaine surgit la nouvelle liste des suspects. Silence Sud. Respirer vous rend douteux. Rumeurs, dénonciations, les délateurs occupent tout l'espace, ont tous les visages.

J'ai en mains un livre honteux qui trônait en 1977. Les souvenirs brûlent. Livre trilingue, espagnol, anglais, français, aux photos révoltantes, intitulé *Chili Hier Aujourd'hui*. Hier à gauche, aujourd'hui à droite, livre turpide, de pédagogie indigne en noir et blanc. Fanatisme noir et chaos à gauche; à droite le blanc, la clarté, la tranquillité, l'ordre; le mal et le bien, longue litanie à

s'enfoncer dans le cerveau pour qui veut survivre. Livre vomitif pour le cœur qui relit. Un livre de propagande soviétique l'a sûrement égalé. Dictature de droite, de gauche, gémellité repoussante, fétide. Me faut-il brûler ce livre nauséabond ?

10 mai 1981, La Moneda restaurée vient d'être inaugurée. Liesse rose en France. Nous vivons dans une autre dictature et à l'ambassade figée par le résultat électoral, il fut interdit au champagne de pétiller. Très vite débarquent des Français fortunés affolés. Triste et grotesque de craindre plus une Gauche modérée qu'une dictature corrompue. Ils déménagent tout par peur d'être spoliés, objets d'art, livres reliés cuir, fourrures, billard du XVIIe, tout, même les grands -mères. Si une caisse précieuse tombe dans le port, si un piano s'y trempe la queue, je glousse sous cape devant l'absurdité ancestrale des bien-nés sclérosés, je jubile de les voir se faire escroquer. Que veuille bien m'excuser toute la bien-pensance de l'indignation mais tout diktat, toute bannière m'indispose. Il faut savoir accepter de pleurer en écoutant *La Jeune fille et la mort* pour se régénérer.

Cette impression, pendant toutes ces années sud-américaines de ne jamais me déplacer d'un pays à un autre mais d'un état de siège à un autre, de vivre sur une ceinture de feu. Je connais d'autres fleuves emplis de ces yeux qui ne se ferment plus.

Désormais, sur la place de la Citoyenneté, la place du palais de La Moneda repeint de blanc, l'intègre médecin Salvador Allende a sa statue de bronze. Il est drapé dans le drapeau chilien dont on aperçoit l'étoile, il a ses grosses lunettes pour mieux croire. Je respire si fort qu'il me plaît de penser un instant que ce petit souffle anime la petite étoile de bronze. Les derniers mots d' Allende sont gravés : *J'ai foi dans le Chili et son destin*. Le nom de Pinochet donnera toujours froid, le prononcer à l'espagnol *Pinotchett* aide à le vomir.

Sous cette place fut construit un Centre culturel audacieux. Trois étages enterrés où l'eau et la verdure ne manquent pas plus que la lumière. Tout le patrimoine artistique du Chili y est représenté, une belle agitation de couleurs. Dans une salle, fleurit pour toujours Violeta, talentueuse et tragique amoureuse de la vie, Violetta Parra, violente révoltée, chanteuse, musicienne, brodeuse. À gros points de laine, elle racontait le Chili sur de la toile de jute. Elle se suicide à cinquante ans en 1967, mais l'art naïf des *tableaux textiles* deviendra une spécialité chilienne, et bien des femmes pendant la dictature ont exprimé leur désespoir sur ces toiles rustres. Son fils Ángel, chanteur et guitariste, à vingt ans soutient Allende. Insuffler de l'espoir en chantant est un crime. Il est déporté dans le désert d' Atacama, enfermé dans le sinistre camp de Chacabuco aux abords toujours minés aujourd'hui. La France l'accueillera, il est mort à Paris en 2017.

Non, mémoire, je ne te coupe pas la parole, je pleure avec toi. Victor Jara compose, chante et joue de la guitare, il est l'un des premiers arrêtés, parqué dans le stade qui désormais porte son nom. Les tourmenteurs le rouent de coups et l'obligent à chanter. Il entonne, suivi par tous les militants emprisonnés, l'hymne de l' *Unité Populaire* :

Campesino, estudiante y obrero / compañeros de nuestro cantar / venceremos, venceremos...

Paysan, étudiant et ouvrier / compagnons de notre chant / nous vaincrons, nous vaincrons...

À la hache, les barbares coupent ses doigts de guitariste. Il est exécuté par balles le lendemain avec tous les militants qui ont accompagné son chant. Son cadavre jeté par-dessus le mur du stade est enterré clandestinement. En 2009, il est ré-enterré, en présence de cinq mille personnes, avec les hommages du Chili. Il doit là-haut partager le pain avec les étoiles, avec ses compagnons, les milliers de disparus, torturés, maltraités, avec Violeta et Pablo. S'ils nous aperçoivent aujourd'hui, je crains que ne tremblent leurs rêves de justice, de fraternité.

En 2011, au Centre culturel, une exposition temporaire incitait à méditer sur les Exodes qui font les Nations, les déplacements de population, les exils volontaires ou pas qui font évoluer l'Histoire. Par terre, un tapis de tongs multicolores, aux brides en fil de fer. Tant de pieds auront depuis ensanglanté la terre. Une phrase interroge en grand : *Quel souvenir, si tu pouvais, retiendrais-tu dans tes mains ?* Quel souvenir choisir de retenir, d'entretenir, si déjà l'on craint de perdre la moitié de ce qui est écrit en nous, derrière nos yeux, sous nos pieds ? Ma boussole prend feu dans tous les sens.

Sepúlveda utilise le flash-back, le retour en arrière. Ne passons-nous pas une partie de notre vie à revisiter notre labyrinthe intérieur ? À la faveur d'un mot, d'une phrase, Sepúlveda m'entraîne, me contamine, me provoque, m'embringue dans un grand retour arrière, je redescends le Grand Sud. Je retrouve la première fois, j'effleure l'origine de la terre, l'avenir ne s'inscrit pas encore comme une menace.

Je vois écrit Porvenir en haut d'une page. Terre de Feu, des feux indiens éteints, terre du vent coléreux qui ne dort jamais. Après cinq mille kilomètres d'émotions patagoniennes lentement parcourus sur des gravillons, une camionnette de moutons vous croise, un petit caillou projectile explose le pare-brise. S'emmitoufler pour contrer le vent inqualifiable même si, dans ce camouflage de guérilléros, vous craignez de vous faire descendre aux postes de contrôle avant de pouvoir vous expliquer. Frontière floue, inflammable et grand froid diplomatique entre deux pays du bout du monde. Se faire contrôler treize fois en un seul jour, cela existe. Les documents ne suffisent jamais, il faut argumenter avec de jeunes soldats surarmés, hanter ces contrées suffit à rendre suspects.

Obsession, sortir des steppes hostiles, du froid qui atteint l'os, atteindre Porvenir, repasser le détroit, trouver un pare-brise. Poursuivre dans ces pampas du bout de la terre où la sensation australe sidère. Cinq cents ans après lui, affronter encore le grand rendez-vous des courants rebelles du Pacifique et de l'Atlantique extrêmes avec les yeux de Magellan.

Je navigue dans les pages du Grand Sud. Un bel éventail caudal m'hypnotise. Lame de fond, mes trajectoires se brouillent dans le bleu glacé des mers baleinières. Je lis : « Le cétacé stoppait net ses six mètres en l'air, plongeait à tribord, réapparaissait à bâbord quelques minutes plus tard pour recommencer sa gymnastique prodigieuse... ». Je retrouve les images fabuleuses, les acrobaties, l'exubérance de ces animaux nés pour le jeu, la chasse, l'amour et qui disparaîtront si rien n'arrête la pêche des nations assassines.

J'ai l'endormissement lent, toutes ces élévations de grâce malgré les tonnes de graisse me mènent aux anges, à celui qui veillait sur mon lit d'enfant. Le sommeil me happe, l'ange se mue en cétacé géant vomissant, intacts, un, dix, cent, mille, quatre mille, tous les disparus qui pèsent sur la mémoire du Chili. Autant de Jonas ayant survécu dans la panse de la baleine riant de tous ses fanons. Ils jaillissent, s'élancent à la poursuite de deux fauteuils fuyant de toutes leurs roulettes avec, à bord, Henry Kissinger, Conseiller à la Sécurité Nationale américaine en 1973, prix Nobel de la Paix en 1973 et l'Auguste Pinochet, ce violeur des Droits de l'Homme qui mourut dans son lit en 2006.

27 septembre 2018, ma mémoire est un four de fusion. L'avenir aussi.